

L'interview

Louise Herrero, liberté, égalité, sororité

A 26 ans, Louise Herrero est la directrice artistique et la co-fondatrice de « La Mesa Feliz », une compagnie théâtrale implantée, depuis un an, à Vaux-le-Pénil. Dans la pièce « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien », la comédienne, auteure et metteuse en scène aborde la question du comique au féminin.



Avec sa compagnie « La Mesa Feliz », Louise Herrero veut changer le regard sur les rôles féminins au théâtre (©DR).

« Mesa feliz », ça veut dire « table joyeuse », en espagnol. Pourquoi ce nom ?

Je suis d'origine espagnole. L'idée de la compagnie, c'est de traiter de sujets liés au féminisme et à la nourriture. Il y a un côté très festif autour de la table. Dans la compagnie, on s'insère dans le rire. L'idée, c'est de se demander comment le burlesque peut être un chemin libérateur pour les femmes.

Une table, c'est aussi un moment de partage...

Tout-à-fait et d'ailleurs, la philosophie de la compagnie, c'est d'intégrer les habitants dans le processus de création. On a lancé notre premier atelier pédagogique à l'Espace Prévert, à Savigny-le-Temple, en mars dernier. On n'a rien contre les hommes mais l'idée, c'est d'aller à la rencontre des femmes en leur proposant une sorte de bulle rien que pour elles. On peut s'ouvrir sur des sujets davantage que si les femmes étaient en présence de leur frère, leur père ou leur mari. On leur propose des outils du théâtre qui peuvent servir tous les jours parce que ça permet de s'exprimer, de prendre confiance en soi, en son corps.

C'est quoi votre féminisme à vous ?

Notre féminisme commence au moment de l'écriture. Avec Estelle Rotier, on écrit, on joue et on met en scène. On a écrit cette première pièce parce qu'on en avait marre des personnages féminins de notre répertoire théâtral qui sont liées à des histoires d'amour, qui attendent, qui sont tristes... Il y a peu de légèreté, de sororité ou de comique. Pour les générations futures, on aimerait bien apporter des personnages féminins qui nous ont manqués. J'ai été bercée par Jacques Demy, j'adore, il fait partie de ma culture mais, en même temps, il met toujours en scène des personnages féminins liés à la beauté, à l'apparence, au silence. Sophocle disait « la plus belle parure d'une femme, c'est le silence ». On hérite de tout ça. Notre pièce, c'est une

manière de proposer un autre héritage. De plus en plus d'humoristes s'engagent dans cette voie mais on voulait proposer des personnages féminins transgressifs.

C'est quoi le rôle idéal pour une femme, selon vous ?

Il n'y a pas de rôle idéal mais d'ouvrir les possibilités pour les femmes, c'est ça l'idéal. Il y a des trajets différents. Il y a autant de personnages féminins qu'il y a de féminités différentes. Il faut que toutes les femmes puissent se retrouver dans les personnages et que ça ne soit pas un carcan qui enferme.

Pouvez-vous nous expliquer le titre de votre pièce « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien » ?

Il s'agit d'une phrase prononcée dans un sketch de Jacqueline Maillan. Quand je suis arrivée à l'école du théâtre, ma prof m'a fait l'éloge de la radicalité comique par excellence, à savoir Jacqueline Maillan, donc. Je suis tombée sur un de ses passages télé dans lequel elle reprenait cette phrase. Alors, appeler notre pièce de la même manière, c'est une manière de l'honorer. Elle la première qui impose le comique au féminin. A l'époque, pas mal d'intellectuels disaient que, comme elle faisait du comique, elle n'était pas tout à fait une femme. Et ça m'a mise en colère. Notre projet part de ça. Par ailleurs, cette pièce, c'est aussi le corps des femmes qui se réveille après avoir été contraint. « C'est un réflexe nerveux on n'y peut rien », parce que la vitalité et la liberté vont se réveiller à force d'être contraintes. La rébellion est impossible à enrayer.

La compagnie est donc née d'une colère, alors...
Oui mais d'une belle colère, une colère fertile puis créatrice. Elle est née du constat qu'apparemment le rire ne serait pas le territoire des femmes. On a envie de voir quels sont les possibles du rire à l'endroit de la libération et de l'émancipation des femmes.
Pour autant, ces dernières années, on a vu émerger des talents comme Blanche Gardin, Nicole Ferroni, Camille Lellouche...
Les femmes ont plus leur place, en effet, mais ce n'est pas encore gagné. La pièce est extrêmement nécessaire. On le voit notamment, en Seine-et-Marne, ce n'est pas si simple de proposer notre comique très cru. En fonction des populations, ce n'est pas évident. C'est plus simple dans un microcosme parisien mais notre objectif, c'est d'aller dans des territoires qui ne sont pas forcément prêts. Et il y a beaucoup de route à faire !
Comment votre pièce est-elle perçue ?
Elle divise. Ce qu'on aime, c'est qu'elle remue. C'est une pièce qui bouscule. On propose souvent des rencontres à l'issue des représentations parce que la pièce provoque des questions et des débats. Et le théâtre, c'est exactement l'endroit pour ça. Une pièce conventionnelle, qui ne provoque rien, ce n'est pas très intéressant, à mon sens.
Pourquoi avez-vous choisi la dystopie ?
Parce qu'on croit au pouvoir de la fiction. Au départ, on était plutôt parties sur une piste documentaire. Et puis finalement, on s'est dit que, pour être le plus cru possible et défendre le plus possible notre propos, il fallait faire un pas de côté. On raconte une histoire dans un futur proche et imminent pour dire que ça

« Ouvrir les possibilités pour les femmes, c'est ça l'idéal »

pourrait arriver. En se décalant, les spectateurs entendent mieux l'histoire, davantage que frontalement. Le pas de côté permet une distance. La dystopie permet aussi le décalage esthétique, le rêve et la poésie.

A partir de quel âge, peut-on venir voir la pièce ?

Ça dépend tellement des territoires ! On recommande à partir de 16 ans. C'est un conseil, pas une interdiction. Personnellement, je pense que c'est important que les enfants entendent parler de sexualité féminine. Il y a une dimension militante aussi dans ce spectacle.

Est-ce vos convictions féministes qui vous ont emmenées vers le théâtre ou est-ce votre métier qui vous a ouvert les yeux sur le féminisme ?

J'ai décidé d'être comédienne avant ma prise de conscience. Au moment de monter ma compagnie, je me suis demandée ce que j'avais envie de dire au monde, quelles histoires j'avais envie de raconter. C'est là que le féminisme est arrivé.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec le théâtre ?

C'était lors d'un stage de commedia dell'arte, à Vaux-le-Pénil. J'avais 5 ou 6 ans et je jouais des personnages masculins. Le théâtre m'a permis de sortir de mon corps et de ressentir une liberté incroyable.

Comment voyez-vous l'évolution des rôles féminins dans les dix prochaines années ?

Je pense que ça va être une belle bataille. On est de plus en plus nombreuses et on a une très belle énergie. Dans les années à venir, j'imagine plus de communion et de sororité.

Propos recueillis par
Vanessa ASPE-RELOUZAT

Plus d'informations : « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien », au Théâtre des Déchargeurs, à Paris, tous les samedis et dimanches, à 21h, du 30 avril au 22 mai avant un retour en Seine-et-Marne.